

Les formations de l'inconscient

J. Lacan

Citer ce document / Cite this document :

Lacan J. Les formations de l'inconscient. In: Bulletin de psychologie, tome 12 n°156, 1958. pp. 250-256;

doi : <https://doi.org/10.3406/bupsy.1958.7963>;

https://www.persee.fr/doc/bupsy_0007-4403_1958_num_12_156_7963;

Fichier pdf généré le 26/02/2024

LES FORMATIONS DE L'INCONSCIENT

J. LACAN

Leçons d'avril, mai et juin 1958.

Sur quoi la découverte freudienne a-t-elle à son départ porté l'accent ? sur le désir, mais sur le désir tel qu'il apparaît dans le symptôme ou dans le rêve, problématique, lié à son apparence, à un masque. L'expérience analytique nous montre le désir humain non dans un rapport pur et simple avec l'objet qui le satisferait mais comme voué à une perversité fondamentale : jouissance de désir en tant que désir ; elle nous le montre aussi comme échappant à la synthèse du Moi, ne laissant à celui-ci que l'illusion d'affirmer la synthèse ; elle nous le montre enfin et surtout engagé dans un rapport profond avec le désir de l'autre. Ceci avait déjà été mis en lumière par Hegel : ce qu'apporta Freud, c'est la notion de désir inconscient. Nous ne nous représentons pas, aujourd'hui que la psychanalyse s'offre à nous comme un discours constitué, la portée d'une telle découverte et c'est pourquoi nous mesurons mal la valeur de certaines interprétations de Freud, dont le caractère interventionniste, voire à côté, est frappant. Seulement, quand Freud, par exemple, déclare à Dora qu'elle aime M. K., Dora ne présume pas que Freud soit là pour rectifier son appréhension du monde et porter à maturité sa relation d'objet, — comme y inclinerait l'analysé d'aujourd'hui qui voit dans son analyste la mesure de la normalisation de sa personne et reçoit ses interprétations comme des sanctions. L'expérience analytique à ses origines, dans sa fraîcheur, se présentait tout autrement.

Voyez par exemple le cas d'Elisabeth von R., rapporté dans les *Etudes sur l'hystérie*. Dire de cette hystérique, comme le fit Freud, qu'elle est amoureuse de son beau-frère et que son symptôme — douleurs de la jambe — s'est cristallisé autour de ce désir réprimé, il y a là quelque chose de forcé. Mais la lecture de

l'observation met bien autre chose en relief : d'abord Freud y rapporte l'apparition du symptôme hystérique de la fonction d'infirmière remplie par le sujet vis-à-vis d'un de ses proches, de cette passion qui lie le soignant au soigné, le mettant en posture d'avoir à satisfaire plus qu'en aucune autre occasion ce qu'on peut nettement désigner comme la demande ; l'entière soumission du sujet par rapport à la demande est ici reconnue comme une des conditions essentielles de la situation hétérogène (1). D'autre part on y voit l'intérêt pris par la patiente à une situation de désir où elle est impliquée, — situation dans laquelle Freud l'orienta prématurément en lui assignant son beau-frère comme objet de son désir ; (en réalité, Elisabeth s'intéresse à son beau-frère du point de vue de sa sœur et à sa sœur du point de vue de son beau-frère). C'est cet intérêt à une relation et non à un objet défini que représente l'élément de masque du symptôme, de ce symptôme qui « parle » pendant les séances, Freud le note, mesurant même le progrès de l'analyse à la modulation d'une douleur qui fait partie du discours du sujet (2).

Le symptôme est quelque chose qui va dans le sens de la reconnaissance du désir, mais sous la forme d'un masque, sous une forme close, illisible si personne n'en a la clé. Reconnaissance du désir donc, mais reconnaissance par personne. Et désir de reconnaissance, mais refoulé, exclu et donc en un sens désir de rien ; c'est pourquoi l'intervention de l'analyste est bien plus qu'une simple lecture.

(1) FREUD (S.). — *Etudes sur l'hystérie* ; Paris, P.U.F., 1956 ; p. 128.

(2) « J'appris peu à peu à me servir de l'éveil de cette douleur comme d'une boussole » ; *ibid.*, p. 117.

Double caractère du désir inconscient qui, l'identifiant à son masque, marque assez sa distance par rapport à toute tendance orientée vers un objet. C'est bien là la clé des découvertes les plus classiques de la psychanalyse, par exemple de ces cas où l'amour et le désir sexuel se trouvent absolument dissociés dont Freud traite dans *Über die allgemeinste Erniedrigung des Liebeslebens* (3). Il s'agit, on le sait, de sujets qui ne désirent pas la femme quand elle jouit pour eux de son plein statut d'être aimable et qui ne désirent que des prostituées. En tant qu'opposées à la mère, dit-on. Mais on peut dire plus : ce qui est cherché dans la prostituée, c'est le phallus, — anonyme, celui de tous les autres hommes. De tels cas mettent en évidence la promotion corrélative et brisée de l'objet du désir en deux moitiés : la femme en tant qu'elle est l'héritière de la fonction de la mère se trouve dépossédée de l'élément du désir et celui-ci est lié à ce signifiant élu et problématique dont nous avons maintes fois souligné la prévalence (notamment dans notre discussion de la phase phallique) : le phallus. La question posée est la suivante : pourquoi rencontrons-nous sur la voie de la « maturation génitale » cet obstacle, ou ce défilé nécessaire, qu'est le rapport au phallus, — en tant que manque pour la femme et en tant que menacé pour l'homme ? Aussi bien est-ce encore cette question qui est au centre d'un des derniers articles de Freud improprement traduit par *Analyse terminée ou interminable* alors qu'il s'agit de l'analyse en tant qu'elle se finit ou qu'elle doit être située dans une sorte de portée infinie en révélant ce qu'il y a d'irréductible en fin de compte pour l'homme dans le complexe de castration, pour la femme dans le *penis neid*.

On comprend pourquoi, en intervenant, l'analyste risque de faire toujours plus qu'il ne croit faire : il *homologue*, il identifie le même au même, il substitue un objet à ce *personne* auquel est adressé le symptôme et risque ainsi de méconnaître le désir qui n'est pas désir d'un objet mais désir de ce manque qui, dans l'autre, désigne un autre désir. Répétons-le : il n'y a pas d'approche convenable du désir si on ne reconnaît pas : 1) sa coalescence avec son masque, à savoir le symptôme ; 2) son excentricité par rapport à toute satisfaction (ce qui lui assure une sorte d'affinité avec la douleur, comme si, dans sa forme pure et simple, il confinait à la douleur d'exister).

C'est dire que le désir n'est pas pleinement articulable, ce n'est pas dire qu'il ne soit pas articulé (nous pensons au contraire qu'il doit se prendre à la lettre). Avec la *demande*, nous sommes dans l'actuellement articulé ; en

disant simplement à ses patients : nous vous écoutons, l'analyste institue une situation de demande, voie d'accès au désir inconscient. Mais il faut remonter plus haut, à ce qui l'institue dans la vie de l'individu.

La demande est liée d'abord aux prémisses du langage, comme on le voit dans ce jeu Fort-Da que nous avons souvent commenté, — appel qui est à la fois principe de la présence et terme qui permet de la repousser, parenthèse symbolique originelle déjà plus précieuse que tous les biens qu'elle peut contenir et qui ne sauront jamais qu'*écraser* le désir, quand l'enfant repu s'endort par exemple. Selon nous la première dialectique de l'enfant et de la mère ne s'institue pas à partir d'un objet partiel (mère-sein, mère nourritrice) ou total (par une conquête faite de proche en proche) mais à partir de cette symbolisation dont le jeu Fort-Da nous offre une illustration saisissante.

Or, dans cette présence maternelle symbolisée, la dimension de masque apparaît ; on le perçoit à plus d'un signe : dans cette espèce d'armature que l'enfant reconnaît d'abord dans le visage humain (recherches de Spitz), dans ce rire, qui survient avant toute parole comme une première communication et que ne suffit pas à définir la satisfaction ; les premiers rires s'adressent au-delà de la satisfaction, au-delà de la présence signifiée de la mère en tant qu'elle est capable de satisfaire. En d'autres termes, conformes à notre schéma de départ, quand la demande vient à bon port, au-delà du masque, rencontrer non la satisfaction mais le message de cette présence, il y a rire, façon d'accuser réception : le sujet a bien devant lui la source de tous les biens. C'est pourquoi nous pouvons trouver là les premières racines de l'identification. La demande est liée à la fonction identificatrice, idéalisante, à ce qu'il y a de signifiant dans l'autre : le signe de la présence de l'autre en vient à dominer les satisfactions qu'apporte cette présence, comme si l'être humain se payait pour une large part de paroles. On encore, faute de la satisfaction immédiate, c'est à celui qui peut accéder à la demande que le sujet s'identifie.

La théorie pavlovienne reconnaît justement la nécessité, pour pouvoir parler de langage, d'un « second système de significations » au-delà des signaux en jeu dans l'établissement des réflexes conditionnés. Ce qui caractérise le signifiant, ce n'est pas d'être substitué à un objet qui satisfait les besoins du sujet mais de pouvoir être substitué à lui-même, ce qui suppose une concaténation, une loi qui ordonne les signifiants. On voit la différence entre un signifiant et une trace ; la trace du pied de Vendredi ne deviendrait un signifiant que du moment où Robinson l'effacerait, ne laissant plus que sa présence passée. Même dans ce

(3) FREUD (S.). — *Considérations sur le plus commun des ravalements de la vie amoureuse*. Trad. in *Rev. fr. Psychanal.* 1936, 9, n° 1.

signifiant pleinement développé qu'est la parole, il y a toujours un passage, quelque chose qui est au-delà de chacun des éléments articulés, de leur nature fugaces, évanescents. Il y a là une propriété essentielle du signifiant : il peut toujours être barré, annulé, destitué de sa fonction ; inversement, si nous annulons l'imaginaire ou le réel, nous l'élevons (au sens de *Aufhebung*) à la dignité de signifiant ; (nous en avons trouvé un exemple avec le fantasme *On bat un enfant*, dans son deuxième temps : le sujet est battu, signe qu'il est aimé).

Ce rappel sommaire de la nature du signifiant est destiné à nous faire saisir la fonction prévalente du phallus dans l'économie du sujet. Et d'abord pourquoi parler de phallus, non de pénis ? c'est qu'il ne s'agit pas d'une forme ou d'une image ou d'un fantasme, mais d'un signifiant, le signifiant du désir. Dans l'antiquité grecque, il n'est pas représenté comme un organe, mais comme un insigne ; c'est l'objet significatif dernier, qui apparaît quand tous les voiles sont levés et tout ce qui s'y rapporte est l'objet d'amputations, d'interdictions ; (on peut voir à Pompeï, dans la villa des Mystères, au voisinage du *Phallos* dévoilé un démon ailé, botté, armé du fouet qui châtie rituellement une des impétrantes). Le phallus représente l'intrusion de la poussée vitale comme telle, ce qui ne peut entrer dans l'aire du signifiant sans y être barré, c'est-à-dire recouvert par la castration. Il est frappant que la castration ne s'introduise jamais directement par la voie d'une interdiction de la masturbation par exemple, — qui reste rigoureusement sans effet sur le petit Hans ou sur le petit Gide (1). C'est au niveau de l'Autre, à la place où se manifeste la castration dans l'Autre, c'est chez la mère — et ceci aussi bien pour la fille que pour le garçon — que s'institue ce qu'on appelle le complexe de castration. C'est le désir de l'Autre qui est marqué de la barre.

Pour la petite fille, on le sait, c'est sous le mode d'un reproche, d'une rancune envers la mère, à quoi viennent s'ajouter toutes les frustrations antécédentes, que se présente d'abord le complexe de castration. Le père ne vient ici qu'en position de remplacement ; le pénis réel

(1) Cf. LACAN (J.), — *Juissance de Gide ou la lettre et le désir*. Sur le livre de Jean Delay, in : « Critique », avril 1958.

du père est le substitut symbolique de ce dont la petite fille s'est perçue comme frustrée. Elle passe alors au niveau de la *privation*, avec la crise que cela engendre : ou renoncer à l'objet — le père — ou renoncer aux instincts en s'identifiant au père. On voit le dilemme de la femme : pour trouver la satisfaction instinctuelle de la maternité, elle doit passer par les voies de la ligne substitutive — pénis, enfant — mais, dans la ligne de son désir, elle est jusqu'à un certain degré dans la nécessité d'être ce phallus en tant qu'il est le signe même de ce qui est désiré. C'est là l'origine de la profonde *Verwerfung* de la femme, de son rejet en tant qu'être, de l'« estrangement » de son être à ce en quoi elle se doit de paraître. Car, en tant qu'elle s'exhibe et se propose comme objet de désir, elle se trouve identifiée d'une façon latente au phallus, ce signifiant du désir de l'autre.

La situation de l'homme, pour être sans doute plus comique, n'est pas plus favorable. Pour lui, c'est dans la ligne de la satisfaction que s'établit la mascarade ; en effet le garçon répond à la menace de castration par l'identification au père, qui a les apparences d'avoir échappé au danger. Il ne sera donc viril que par une série indéfinie de procurations. Mais, dans la ligne de son désir, il se perçoit comme instrument de satisfaction de la femme et il connaît aussi la division, sous la forme d'une *Verdrängung* : il n'est pas lui-même en tant qu'il satisfait puisqu'il doit donner ce qu'il n'a pas, à un être que ne l'est pas, — ce qui pourrait bien définir l'amour.

*
**

Nous pouvons maintenant condenser en des formules l'essentiel de la dialectique du désir et de la demande. Distinction dont nous répéterons d'abord qu'elle est nécessaire à toute conduite de l'analyse qui n'entend pas glisser dans une spéculation fondée sur le thème frustration-régression. Voici donc les formules, les trois lignes, que nous proposons :

La première ligne formule le rapport de l'identification narcissique avec le désir : *d* y désigne le désir, *S* le sujet (barré), *a* l'autre en tant qu'*alter ego*, semblable dont l'image nous captive et nous supporte, *m* est le moi, objet imaginaire.

1^{re} ligne : $d \longrightarrow \$ \circ a \longrightarrow i(a) \longleftarrow m$

2^e ligne : $D \longrightarrow A \circ d \longleftarrow s(A) \longrightarrow I$

3^e ligne : $\Delta \longrightarrow \$ \circ D \longrightarrow S(\bar{A}) \longleftarrow \Phi$

La deuxième ligne concerne le rapport du désir avec la parole dans la demande (tel que nous l'avons vu à l'œuvre sur l'exemple du mot d'esprit). *D* désigne la demande, *A* l'Autre comme siège du code, témoin, lieu de la parole auquel le sujet se réfère dans son rapport avec un autre, *d* est le désir ; *s* étant le signifié, *s* (*A*) désigne ce qui dans l'Autre pour moi prend valeur de signifié, autrement dit ce que nous avons appelé les *insignes*. C'est en relation avec ces insignes que se produit cette identification qui aboutit à la formation de l'Idéal du moi, *I*.

La troisième ligne concerne ce rapport du désir au signifiant que nous cherchons à déterminer. Nous désignons par Δ ce par quoi le sujet humain, dans son essence de sujet problématique, se situe dans un certain rapport avec le signifiant. *S* est ce signifiant, *S* (*A*) désigne donc ce que le phallus φ réalise en l'Autre de signifiant.

Enfin — notations valables pour les trois lignes — le petit losange \blacklozenge indique un rapport entre le sujet *S* et ce qui déroule dans l'Autre, rapport dans lequel le moi du sujet *a'* et ses objets *a* se trouvent nécessairement impliqués :

$$\begin{array}{c} S \\ \blacklozenge \\ a' \end{array} \sum \begin{array}{c} a \\ A \end{array}$$

Quant aux flèches, elles indiquent qu'aucun des trois rapports ne peut être poursuivi jusqu'au bout en partant de chaque extrémité : la flèche directrice en rencontre une autre de signe opposé.

**

Le désir n'est si difficile à découvrir que parce qu'il est d'emblée aliéné dans la demande. Primitivement l'enfant, dans sa prématurité et son impuissance se trouve entièrement dépendre de la demande ; son désir est condamné au truchement de la parole et cette parole a son statut dans l'Autre. Or, à l'origine, l'écart entre le sujet et cet Autre est faible : on sait que Freud a souligné la valeur symptomatique de ce moment où l'enfant dote ses parents du pouvoir de connaître toutes ses pensées parce que ses pensées se forment dans la parole de l'Autre ; il en résulte que la relation narcissique est ouverte à un transactivisme permanent.

Si l'étape génitale constitue un progrès et permet de sortir d'une relation de dépendance absolue, c'est qu'elle introduit une dimension nouvelle : le désir de l'Autre. Au-delà de ce que le sujet demande, au-delà de ce que l'autre demande au sujet, il y a ce que l'autre (la mère) désire). Nous avons à plusieurs reprises insisté sur ce qui définit la dimension du désir : être repéré dans le désir de l'Autre. Cette dimension est particulièrement mise en évidence dans la *Traumdeutung*

sur l'exemple des rêves d'hystériques ; on pourra se reporter, entre autres, à l'analyse du rêve de « la belle bouchère » (1) qui se crée un désir insatisfait, indépendant de l'objet de tout besoin et n'assume son désir que sous la forme de celui de son amie.

La question que nous tentons d'éclaircir est au fond la suivante : pourquoi y a-t-il un au-delà de la demande, un désir ? Provisoirement — car nous reprendrons le problème du désir l'an prochain —, nous pouvons nous représenter les choses ainsi : la demande, du simple fait qu'elle s'articule, transpose le besoin, — transposition si radicale que nous n'avons jamais affaire en analyse à un besoin qui ne serait pas réfracté par les nécessités du signifiant. C'est dans ce remaniement que réside la possibilité du désir ; il se présente dans l'expérience analytique comme une sorte de résidu irréductible, résultat de l'écart entre l'exigence du besoin et la demande articulée, qui est en son fond demande d'amour. Quelque chose se perd qui doit se retrouver au-delà de la demande. Or la demande se caractérise essentiellement par ceci qu'elle se réfère à l'Autre, qu'elle le pose comme présent ou absent, qu'elle est suspendue à sa réponse. Le désir, au-delà de la demande, abolit cette prévalence de l'Autre ; il prend forme de condition absolue par rapport à l'Autre. En ce sens il est irréductible à la demande ; il n'est pas dans son principe relation à un objet et en ce sens il est irréductible au besoin.

Le désir sexuel vient occuper cette place si difficile à déterminer du désir parce qu'il est essentiellement problématique ; il l'est sur le plan du besoin en tant qu'il introduit la dialectique de l'espèce dans l'individu ; il l'est en regard de la demande d'amour : tous les propos édifiants qu'on a pu tenir sur l'oblativité n'empêchent pas que l'autre entre ici en jeu comme instrument du désir ; chacun sait que pour exprimer le désir, il n'y a que du baratin... Le désir, en tant qu'il est question, ne peut s'articuler dans quelque demande que ce soit.

C'est bien pourquoi la question du signifiant du désir se pose : le phallus est ce signifiant et, en tant que tel, voilé, masqué, mortifié.

**

Pour conclure, nous indiquerons sommairement, sur l'exemple de la névrose obsessionnelle, quelle peut être la portée technique de cette distinction fondamentale entre le désir et la demande.

La place du désir est toujours ambiguë : en deçà de la demande, en tant qu'il est arraché au terrain des besoins, et au-delà d'elle en

(1) FREUD (S.). — *La science des rêves* ; p. 112 sq. de l'édition française. Nous ne développons pas ici cet exemple qu'on retrouvera longuement commenté dans le rapport que le Dr Lacan a présenté au Colloque de Royaumont.

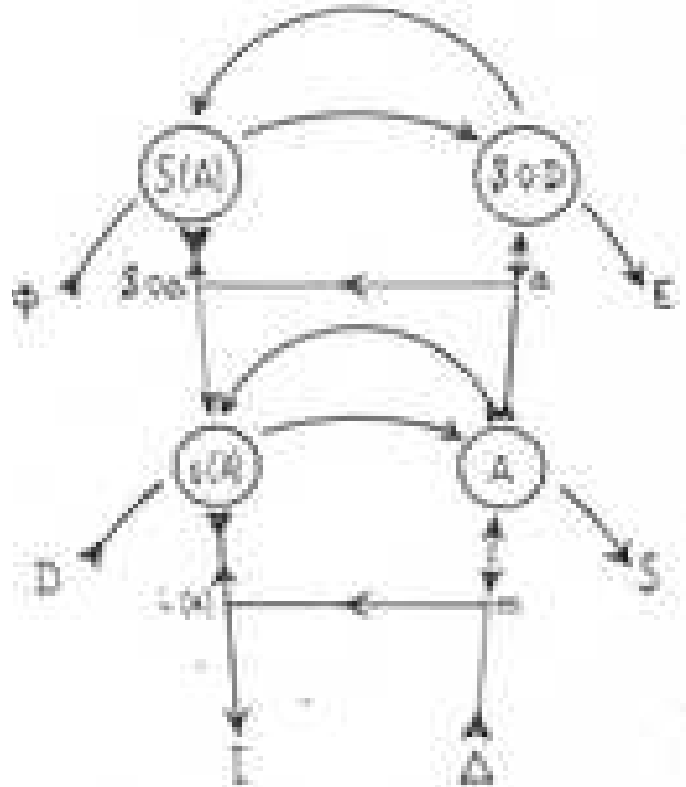
tant qu'il se pose absolument par rapport à l'Autre et en exige d'être reconnu comme tel par lui. Chez l'hystérique, il se laisse aborder dans son caractère d'insatisfaction essentielle, comme désir d'un désir (aussi toute interprétation en paraît-elle forcée). L'obsessionnel est tourné, lui aussi, vers le désir mais d'une manière sans doute moins évidente car ce désir, cet au-delà de la demande, qu'il vise, comporte la destruction de l'Autre. Un enfant futur obsessionnel a des « idées fixes », certaines exigences qui ne se présentent pas comme ses autres demandes et qui paraissent intolérables à ses parents ; elles offrent ce caractère inconditionnel du désir et elles nient l'Autre. Quand l'obsessionnel veut franchir la barrière de la demande et cherche un objet déterminé pour son désir, plus il se rapproche de cet objet, moins celui-ci représente quelque chose à ses yeux. Son désir est toujours évanescant. C'est que l'obsessionnel oscille constamment entre deux exigences : maintenir l'Autre. — cet Autre qui est la condition essentielle de son propre maintien en tant que sujet, et la destruction de l'Autre. La clinique a dégagé ce balancement entre un désir destructeur manifeste et la crainte d'une destruction rétorsive par l'Autre ; l'obsessionnel montre et ne montre pas : c'est cette ambiguïté qu'on appelle son agressivité fondamentale. En fait il se situe dans une dépendance absolue par rapport à l'Autre.

Les « solutions » qu'il donne à cette dépendance sont connues. Par exemple, il est toujours en train de demander une *permission*, ce qui constitue un moyen de restituer l'Autre mis en danger et un moyen de résoudre la question de l'évanescence de son désir en en faisant un désir supporté, interdit par l'Autre. De même, le thème de l'*exploit* : l'obsessionnel cherche par là à obtenir la permission de l'Autre au nom de ceci qu'il a bien mérité en même temps qu'il y trouve un moyen de domestiquer une angoisse fondamentale : l'Autre comme témoin, qui peut seul valider son désir, c'est cela l'essentiel qu'il doit préserver à tout prix. Soulignons enfin combien les fantasmes de l'obsessionnel sont organisés en scénarios ; ils se présentent comme des chaînes signifiantes ; ils ont très rarement réalisés ou alors décevants.

Ce sont là indiquées quelques-unes des voies que l'obsessionnel trouve de lui-même pour répondre au paradoxe que constitue pour lui, comme pour tout homme, son désir. Paradoxe qui est le plus souvent méconnu aujourd'hui quand on réduit purement et simplement le désir à la demande de satisfaction telle qu'elle s'articule dans la relation duelle avec l'analyste. Si on se reporte à certaines observations (1),

(1) Cf. dans la « Revue française de Psychanalyse » les travaux que M. Bouvet a consacrés à la névrose obsessionnelle.

on verra comment l'interprétation vise même à réduire la demande plutôt qu'à l'éclaircir. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ces observations et de leur critique ; nous nous bornerons à quelques remarques générales puis spécifiques à la névrose obsessionnelle, en nous aidant d'un schéma.



Nous avons défini plus haut le sens des lettres et symboles qui figurent sur ce schéma. La lettre E, sur la ligne supérieure, ne fait, pour l'instant, que marquer le point terminal d'un parcours.

On ne peut analyser les mécanismes de l'inconscient qui sont le fondement de l'expérience et de la découverte freudiennes en rattachant la solution des tensions à la maturation des instincts et au développement des identifications imaginaires. Pour parler de progrès dans la fixation du désir et dans l'organisation intersubjective, il faut les situer par rapport au signifiant. Telle est la première raison d'être de ce schéma, qui doit nous permettre, non de nous représenter spatialement, mais d'articuler la structure de l'inconscient.

A quel niveau opère l'action de l'analyste ? entre les deux lignes transversales qui coupent celle dans laquelle le besoin engage le discours du sujet ; toute demande de satisfaction d'un besoin doit passer par les défilés du signifiant. La distinction entre les deux étages n'a bien entendu aucun sens hiérarchique (fonctions supérieures et inférieures) ou chronologique : ce qui se passe en chacun d'eux est simultané et nous ne les séparons que

pour une raison de nécessité topologique. Notre distinction conduit d'abord à reprendre et à fonder celle, classique, de la suggestion et du transfert.

L'analyse, avec son horizon de non-réponse, contraint l'analysé à articuler sa demande, à la renouveler. Ce qu'on désigne sous le nom de régression anale ou orale, c'est la scansion de cette articulation, ce n'est pas un retour réel à un stade antérieur ni la compensation, même symbolique, d'une frustration : on voit resurgir dans le discours de l'analysé des signifiants formés à une étape donnée de son développement et qui lui servaient alors à articuler sa demande ; ces signifiants sont rejoints par l'ouverture que donne au discours du sujet le fait d'être simple parole. De même ce qu'on appelle fixation, c'est la prévalence gardée par telle forme de signifiants (si le sujet reste attaché à des images hors de leur texte, c'est qu'elles ont pour lui une fonction signifiante).

Mais une demande ne s'accomplit jamais dans les limites d'une relation duelle ; elle vise, au-delà de l'autre comme personne réelle ou imaginaire, son être symbolisé. Avant qu'un objet soit aimé au sens érotique du terme, la seule position de la demande crée l'horizon de la demande d'amour ; et, derrière la demande la plus primitive, celle du sein maternel, il y a cette demande d'amour, demande absolue qui a pour effet de dédoubler l'Autre : objet capable de donner telle ou telle satisfaction, être symbolique qui introduit la dialectique de la présence sur fond d'absence.

Cet Autre auquel la demande nous soumet, nous ne savons pas ce qu'est pour lui notre demande car nous ignorons son désir. On voit que ce que nous appelons un sujet et désignons par *S* c'est autre chose qu'un soi-même, un *self*. Le *self* ne devient sujet que parce qu'il est marqué par cette subordination à l'Autre (*A*) comme lieu de la parole et que cet Autre lui-même est marqué par les conditions du signifiant. Or l'Autre, invoqué chaque fois qu'il y a parole, nous est aussi donné comme sujet qui nous pense nous-même comme son autre : comment accueille-t-il notre demande ? S'il ne répond plus, le sujet est alors renvoyé à sa propre demande ; c'est ce qui se passe en analyse.

Comment nos deux lignes transversales peuvent-elles être maintenues distinctes ? par l'abstinence de l'analyste qui se refuse à gratifier la demande et parce que, pour le sujet, elles sont effectivement séparées par le champ du désir. Le moins qu'on puisse exiger de l'analyste, c'est donc qu'il ne favorise pas la confusion. La suggestion se situe au niveau de la demande que fait l'analysé à l'analyste. Le transfert s'en distingue, on le sait, d'abord en ceci qu'il est interprété. Freud trouvait légitime d'user du pouvoir de suggestion que donne le

transfert pour qu'une interprétation passe. Si nous pensons qu'il est néanmoins possible de sortir du cercle de la suggestion, c'est bien que le transfert ne se réduit pas à l'usage d'un pouvoir et qu'il offre l'issue d'une articulation signifiante autre que celle qui enferme le sujet dans la demande. Encore faut-il savoir saisir cette possibilité, car l'ambiguïté reste permanente entre la ligne de transfert et la ligne de suggestion. Le sujet ne peut se situer par rapport à sa propre demande qu'en tant que sujet barré, marqué de cette *Spaltung* qui fait le sujet humain et repérant son désir dans le désir de l'Autre. Le phallus a ici cette fonction prévalente que nous ne cessons de dégager : il représente la montée de la puissance vitale qui prend place dans l'ordre des signifiants ; il est le signifiant spécialement délégué pour figurer la relation du sujet avec le signifiant ; il désigne ce que l'Autre désire en tant qu'il est, dans son économie d'être réel, marqué par le signifiant.

C'est par rapport à la ligne supérieure φE qu'existe le transfert ; c'est elle qui crée ce champ ouvert où l'action proprement analytique peut s'exercer. C'est là que le paradoxe du désir peut être reconnu.

Le paradoxe du désir, c'est qu'il est la métonymie d'un discours de l'être où le sujet ne peut se reconnaître — ligne φE en tant que lieu de l'*Urverdrängung* (refoulement primordial) — parce qu'il y est impliqué non comme sujet mais comme signifiant. Comme tel le désir n'est pas articulable en parole, même s'il est articulé à des termes de langage qui le situent dans des coordonnées imaginaires.

C'est par l'abord du désir de l'Autre qu'il s'introduit dans la genèse au lieu déterminé par la structure, à savoir entre la condition de la demande et l'appel à l'être. Chez l'obsessionnel comme chez quiconque, mais à ceci près que sa demande exige la destruction du désir de l'Autre. D'où ce qu'on appelle le mécanisme d'annulation de son désir. Ce désir s'évanouit à mesure même de son approche du désir de l'Autre qu'il lui faut donc maintenir à une certaine distance — si l'on veut employer ce terme — mais c'est distance du désir et non, comme on le dit, distance de l'objet. C'est dans la place-forte de son moi que l'obsessionnel se retire pour tenter de trouver la place de son désir.

Ainsi sa demande est-elle singulièrement insistante mais, dès qu'elle ébauche son articulation, elle s'interrompt, débouchant sur une demande de mort, cette demande qui est à l'horizon de toutes les demandes de l'obsessionnel (ce que nous appelons son agressivité) et qui risque d'aboutir à une mort de la demande. Car ce que l'obsessionnel annule, ce sont des signifiants ; ce qu'il isole, ce sont des

parties du discours qu'il doit conserver dans ce qui, du fait de sa demande, le détruit lui-même ; il faut toujours qu'il maintienne l'Autre, de quelque façon. C'est ce qui explique son ambivalence, ou, mieux, son mouvement de balancement entre le maintien de l'Autre et le désir de le détruire.

Le désir de l'obsessionnel va donc apparaître sous forme déniée et le désir de l'Autre, symbolisé par le phallus sera l'objet d'une dénégation, d'une *Verneinung*. Ce qui ne va pourtant pas sans sentiment de culpabilité. On ne parle plus guère du sentiment de culpabilité aujourd'hui, comme si la notion de surmoi recouvrait tout, — ce qui n'éclaire peut-être pas les choses. En fait il faudrait ici distinguer entre trois niveaux : le commandement, voilé chez l'obsessionnel (exemple de l'*Homme aux rats*) et manifeste chez le psychotique qui reçoit des commandements comme autant de lois de la parole ; la culpabilité proprement dite, demande sentie comme interdite parce qu'elle tue le désir (tout ce qui est lié au désir possède pour l'obsessionnel cette aura de culpabilité) ; enfin un troisième niveau, celui du surmoi maternel, archaïque, niveau où la dépendance par rapport à l'Autre est entière.

Pour l'hystérique, le problème est de fixer son désir (fixer : au sens d'un appareil d'optique) sur un trait, un insigne ; en face du désir, il y a un support, le point où il fixe son objet (identification imaginaire). Ce point, S ♦ a, est, pour l'obsessionnel, occupé par un fantasme ; et, dans ce fantasme, apparaît l'objet phallique. Mais ne l'y considérer qu'à ce niveau, en S ♦ a, c'est finalement limiter son action au plan de la suggestion, ou de l'intervention suggestive dans le cadre d'une relation à deux. C'est pourquoi on s'étonnera de voir certains auteurs faire tourner la cure de la névrose obsessionnelle autour d'une incorporation, d'une introjection imaginaire du phallus. Principalement en raison d'un effet d'insistance du traitement, l'objet qui a successivement concentré sur lui toutes les puissances

de la peur deviendrait le symbole par quoi s'établit une relation génitale : renversement que rendrait possible une phase où la distance à l'objet est annulée sur le plan fantasmatique pour être ensuite progressivement reconquise. Le tout aboutissant à une promotion du thème de l'oblativité — qui est précisément un fantasme obsessionnel et laisse échapper ce qu'il y a à résoudre dans le problème du désir.

De même on voit certaines analyses de femmes obsessionnelles tout orientées — sans qu'elles parviennent pour autant à obtenir une conviction entière — sur l'envie d'être un homme. C'est là selon nous faire régresser au plan de la demande tout ce qui est de l'ordre de la production du désir. Cela peut constituer dans les meilleurs cas un moyen d'équilibrer la problématique imaginaire du malade, non une amélioration, comme on le voit à des formes compulsives d'*acting out*, à des énamorations homosexuelles soudaines, qui surviennent comme des messages, des allusions à l'analyste au cours d'une tentative manquée d'une solution du problème de la demande et du désir.

En fait, ce qu'il faut reconnaître, c'est la fonction du phallus, non comme objet, mais comme signifiant du désir, dans tous ses avatars. Le désir génital, pour être assumé par le sujet humain, doit être marqué par la castration. Freud a souligné dans un de ses derniers écrits la prévalence du complexe de castration ; il y a désigné la frontière de l'analyse comme ce point où l'homme ne peut avoir le phallus que sur le fond de ce qu'il ne l'a pas. Nous ajouterons seulement que la solution du problème de la castration ne tient pas dans le dilemme : l'avoir ou ne pas l'avoir ; le sujet doit d'abord reconnaître qu'il ne l'est pas. C'est seulement à partir de là que, homme ou femme, il pourra normaliser sa position naturelle (1).

Compte rendu de J.-B. PONTALIS.

(1) On trouvera ce thème repris et amplifié dans le rapport de Royauumont.